

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (Suite) :  
partie XIII. Avant de quitter le Valais

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 64-65

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# Mes souvenirs de Collège

(Suite.)

## XIII. Avant de quitter le Valais.

Le lendemain, comme il pleuvait, nous n'avions plus qu'à rentrer à Martigny, mais, cette fois, par le chemin à mulets. Jusqu'à Tête-Noire, nous profitâmes de mulets qui se rendaient à cette station sans charge, ce qui nous valut le plaisir de longer le précipice partout où il y en avait. Entre Tête-Noire et Trient, nous continuâmes à pied ; le ciel, d'ailleurs, s'était rasséréné et même il faisait chaud. A Trient, nous trouvâmes des chevaux qui nous portèrent tant bien que mal jusqu'à Martigny, car nous n'étions ni l'un ni l'autre des cavaliers bien exercés. Je passai une nouvelle soirée chez les Tavernier, et le lendemain matin, ce fut mon ami Jules qui me conduisit à la gare. Ses adieux me rendirent triste pour la première partie de la journée. Mais, comme j'avais résolu de rentrer par le Bouveret et le bateau à vapeur jusqu'à Lausanne, que je ne connaissais pas encore, la vue du pays me remit peu à peu de mon émotion. Mais, une fois à Lausanne, après avoir parcouru la ville, je constatai qu'il ne me restait pas assez d'argent pour prendre le train jusqu'à Oron ; tout au plus pouvais-je encore me payer une consommation dans une auberge. Bravement, je me mis en route à pied : six lieues de Lausanne à Fiaugères : c'était un peu rude, mais l'aspect du pays, surtout dans la soirée, était on ne peut plus encourageant. Les Alpes de notre Veveyse, du Moléson aux Dents-de-Lys et à Jaman, par-dessus Noirmont, la Corbette et les Pléiades, sans compter le Mont-Pèlerin et les collines des premiers plans, sans rien avoir de l'aspect grandiose et sauvage du Valais et de Chamonix, m'offrirent un panorama bien propre à me faire apprécier et même, enfin, préférer mon canton de Fribourg.

## XIV. Une année au Collège St-Michel

Ma classe de Physique 1865-66

Les vacances de 1866 ne devaient pas être pour moi aussi joyeuses que les précédentes. Mon départ de St-Maurice et ma séparation d'avec Jules Tavernier

m'avaient laissé une certaine tristesse. Puis mon père, qui avait dépassé 70 ans, ne pouvait se remettre de l'accident de voiture qu'il avait eu l'année précédente ; il ne sortait presque plus de la maison et déclinait visiblement. Je ne l'accompagnai donc plus dans ses courses aux montagnes où nous avions notre bétail. Ma sœur venait de se marier contre le gré de mes parents, et lors même qu'il devait lui naître neuf enfants arrivés à l'âge adulte, on ne saurait dire que ce mariage ait été heureux. Chez mon frère aîné, les choses avaient du moins mieux tourné, et il avait déjà quatre enfants. Je me sentais donc de plus en plus abandonné à moi-même, en face d'un avenir rien moins qu'assuré. Mais je n'avais que dix-neuf ans, le courage ne me manquait pas et je restai optimiste.

Il s'agissait d'abord de décider si à mes sept classes de St-Maurice j'ajouterais la huitième classe, celle de Physique, qu'on n'avait pas partout et que tout le monde ne faisait pas. En général, les futurs ecclésiastiques entraient au séminaire de suite après la Philosophie ; nombre de laïcs suivaient leur exemple, ou, plutôt que de faire leur Physique, allaient apprendre l'allemand dans la Suisse centrale. Il leur importait peu d'être initiés aux sciences ; la philosophie elle-même n'était envisagée que comme une condition à remplir pour arriver au résultat, c'est-à-dire pour entrer au séminaire ou à la faculté de droit, et volontiers aussi on allait à la « foire », c'est-à-dire en suivre les cours sans rien y comprendre, dans la Suisse allemande. Quant à moi, étant entré au collège avant tout pour m'instruire, je ne pouvais omettre une classe telle que celle de Physique, où l'on s'instruit beaucoup parce qu'on s'y initie aux sciences. D'ailleurs, en Physique on faisait encore de la philosophie, soit pour en étudier les parties forcément négligées dans un cours d'une seule année, soit pour y ajouter le complément scientifique qu'elle exige de sa propre nature, puisque, chez les anciens, la « physique » avait toujours été considérée comme partie intégrante de la philosophie.

(A suivre)

Mgr JACCOUD  
ancien recteur de St-Michel.